

Une drôle de leçon d'histoire

Le petit garçon déambulait en regardant attentivement entre les quelques bancs et chaises qui se trouvaient çà et là, comme s'il avait perdu quelque chose. Lançant des regards attentifs à droite, à gauche, en haut, en bas, il scrutait chaque objet mais l'abondance des décors qui l'entouraient ne lui facilitait pas la tâche, d'autant qu'il paraissait absolument seul dans cet espace si vaste. Encore occupée lors de la cérémonie qui s'était tenue le matin même, la grand' nef de l'immense cathédrale, dans laquelle il se trouvait, était vidée de ses fidèles. Il la traversa et gagna le chœur. Malgré son jeune âge, il fut saisi par la majesté des lieux. Il leva la tête : des anges de pierre aux ailes déployées l'observaient, et semblaient le survoler. Il en compta maladroitement cinq sur ses doigts puis se félicita d'avoir retenu la leçon des nombres. Ensuite, montant les marches qui le séparaient de l'autel, le jeune garçon vit celle qui gardait les lieux. Si elle figurait déjà sur la majorité des vitraux qui illuminaient divinement la nef, elle paraissait, ici, plus véritable encore. Une *Vierge à l'Enfant* se dressait au balcon de la tribune qui surplombait le fond de l'abside. Elle lui fit immédiatement penser à sa mère, elle lui ressemblait trouvait-il, quoique sa mère fût un peu plus froide. Son air sévère avait tendance à l'intimider. Cependant, il reconnaissait aux deux figures un caractère maternel commun. D'ailleurs, il ne savait pas exactement où se trouvait sa mère en ce moment. Elle ne lui était d'aucune aide dans sa recherche. Il se décida alors à poursuivre seul, d'une voix peu sûre, il tenta :

- Philippe ? Philippe, où êtes-vous ?

Aucune réponse ne lui parvint. Il faut dire que ledit Philippe aurait pu se trouver à peu près n'importe où, et même à une distance trop importante pour qu'il pût l'entendre.

Le jeune garçon essaya de plus belle, cette fois-ci d'un ton plus vigoureux.

- Philippe, rejoignez-moi, c'est moi qui vous appelle, votre frère. Je ne vous trouve pas.

Après quelques secondes, une ombre se dessina et sortit d'une des travées qui composaient le chœur. Un minuscule garçon chancelant s'élança maladroitement vers celui qui l'appelait. Ce nouveau venu avait une chevelure d'une extrême blondeur, qui le distinguait de l'autre, aux cheveux d'encre, légèrement plus longs et qui retombaient jusqu'au milieu de son dos, attachés d'un ruban de soie. Les deux garçons étaient vêtus de manière similaire, assez somptueusement : en haut, un pourpoint court aux manches fendues agrémenté de divers

rubans et dentelles tissées ; en bas ils portaient chacun la rhingrave et aux pieds, des souliers pointus ornements d'un énorme ruban. Le plus grand prit le plus petit dans ses bras, ce dernier ne lui arrivait qu'aux épaules, mais déjà les deux se ressemblaient grandement. Le nouvel arrivant manquait à chaque instant de trébucher, risquant sans prendre garde de se prendre les pieds dans certains rubans qui s'étaient défaits de son costume et qui retombaient à présent sur le sol. Voyant ainsi Philippe déguenillé, son frère tenta de réajuster les nœuds des rubans, ce qui s'avéra une entreprise délicate à laquelle il était peu accoutumé. Se faisant, il enchaîna :

- Philippe, que vous êtes fort, je ne vous ai pas trouvé !

Philippe ne dit pas un mot, du haut de ses cinq années, il était encore très timide et ne parlait que très peu, d'autant que son grand frère l'impressionnait.

- Ainsi, vous avez gagné Philippe, déclara le plus grand.

Il voulait mettre rapidement fin au jeu, si au premier abord cette partie de cache-cache avait semblé être une idée amusante, il s'était fait peur, ne retrouvant son petit frère qu'après de longues minutes alors même qu'on l'avait chargé de le surveiller et de l'occuper pendant que les plus grands s'affairaient à l'extérieur. Il ne savait pas bien ce que faisaient les adultes mais on l'avait sommé de rester ici et d'attendre. Il eut alors une idée. Prenant son petit frère par la main, il se dirigea vers la plus petite chapelle de la grande cathédrale, là où il se rendait souvent avec son père. Il se souvenait qu'il y avait une fresque que tous deux, père et fils, avaient aimé observer de nombreuses fois. Il parvint à la retrouver, quoiqu'un peu détériorée, elle était toujours là. Elle ornait entièrement l'un des pans de la chapelle, qui se trouvait en hauteur. Le garçon fit signe à son petit frère de s'avancer et même de grimper une marche de manière à voir entièrement la fresque.

- Regardez Philippe, au mur ! La fresque !

Celui-ci fit ce que son aîné lui commanda. Mais le fait que son frère s'extasiât devant cette représentation l'hébétait plus encore.

- Mais vous ne le reconnaissez pas ? insista l'aîné. Voilà Saint-Georges terrassant un terrible dragon !

La fresque en question était assez effacée, elle s'opposait nettement à la majesté et l'impeccabilité des autres parties la cathédrale, aux décors entretenus assidument. Comme si cette fresque avait été abandonnée et délaissée des hommes. Dépigmentée ici, noircie là, la

fresque n'était plus qu'interprétations. Effectivement, elle permettait davantage de deviner le saint plutôt que de le voir en action, pleinement et clairement. Du fier représentant de la cavalerie chrétienne, il ne restait qu'un simple soldat, quasiment désarmé et à l'air sinon apeuré, du moins désorienté. L'immense lance que tenait le combattant était gommée par endroits, ainsi raccourcie tel un poignard ou un simple bâton à peine tranchant. Un Saint-Georges relégué au rang d'homme quelconque parce qu'en commençant à s'effacer de ce mur, il s'effaçait des mémoires dont les fresques étaient encore pour beaucoup d'hommes les seules écritures vivantes et agissantes. Quant au dragon, autrefois terrassé, aujourd'hui terni et atténué, seule une ombre à demi visible car érodée par le passage des siècles, paraissait. Il devenait alors une bien piètre menace pour celui qui n'était plus qu'un demi-chevalier. Le jeune garçon voulait se battre contre le temps, contre cet inéluctable oubli. Les souvenirs et l'imagination pour seules armes, il s'aventura ainsi :

- Savez-vous mon frère ce que sont les chevaliers ? Qui fut Saint-Georges ?

Sans attendre de réponse, il commença son récit, s'inspirant des histoires que lui contait son père quand il était encore vivant. Ces mêmes histoires que sa mère avait en horreur, elle lui répétait sans cesse qu'il ne fallait pas imaginer, mais plutôt lire les textes avec une irréductible fidélité. Le garçon se décida à mêler l'une et l'autre façon. Il voulait faire rêver, espérer, émerveiller son petit frère, lequel n'avait presque pas connu leur père. Le jour où ce dernier était parti, il avait emporté avec lui une part du jeune Philippe, une joie infantile, innocente et d'une absolue pureté, insoupçonnée jusque alors mais qui, à présent, manquait terriblement à ce minuscule garçon. Ce fut comme si Philippe avait compris qu'il ne reverrait jamais plus son père et que dès lors la vie de sa fratrie s'en verrait toute chamboulée.

- Il était une fois, débuta alors le plus grand, un homme qui allait avoir un destin incroyable. Cet homme s'appelait Georges, il était très fort et bien plus grand que nous deux réunis. Il arrivait au moins jusqu'à là, dit-il en montrant une statue située à bonne hauteur.

Une lueur s'allumait dans le regard du plus petit, la magie commençait doucement à opérer. Captivé, il écoutait attentivement son grand frère qu'il adorait. Il l'adorait surtout dans ces moments, de jeux ou d'histoires, quand ils n'étaient que deux, ces désormais si rares moments.

- Cet homme est né il y a fort longtemps, poursuivait celui qui se faisait conteur.
- Avant mère ? l'interrompit candidement Philippe.

Le plus grand eut un rictus mais répondit :

- Bien avant notre mère ! Il y a tant d'années que je ne saurais les compter. Et puis ce n'était pas ici, ne me demande pas où, en Cappadoce je crois. Je ne sais plus où cela se trouve. Père devait bien savoir, c'est lui qui me racontait cette histoire.

Puis réfléchissant, il hésita :

- Cappadoce ? Cappadace ? D'ailleurs je ne sais plus exactement. Mais qu'importe, continuons.

Il ne voulait pas perdre l'intérêt grandissant de son jeune frère pour cette histoire, il continua et décida qu'il arrangerait ce qu'il avait oublié. C'était sûrement ce que devait faire son père, autrefois lorsqu'il lui racontait cette histoire. Plusieurs fois, en effet, le récit de Saint-Georges lui avait été conté, et plusieurs fois certains éléments différaient. Mais c'était l'essence de l'histoire et son conteur initial qui importaient plus que tout aux yeux du jeune garçon. Il poursuivait cette transmission.

- C'est un soldat, un fameux soldat, qui se comportait toujours héroïquement. Il avait un fidèle compagnon, un cheval. Un immense, comme celui que père avait, au pelage tout blanc. Et alors qu'un jour il se promenait dans une ville sur ce cheval, il rencontra des gens effrayés à cause d'un dragon qui terrorisait toute la ville.
- Un dragon, répéta Philippe.
- C'est cela, un dragon ! Il dévorait tous les animaux des pauvres gens et pis encore, il exigeait d'eux qu'ils tirent au sort chaque jours deux personnes, comme tributs.

Le plus jeune n'intervint pas mais était entraîné par le récit.

- Ces tributs étaient livrés au terrible dragon. Et ce jour-là, quand Georges arriva, la fille du roi fut désignée. Père me racontait qu'elle était très belle, que c'était même la plus belle fille de la ville. Le roi était désespéré mais c'était la tradition et puis il ne savait pas combattre le dragon, il était démuni...
- ... des munis ? interrogea le jeune Philippe. Des munis ?

Le plus grand pouffa.

- Non Philippe, démuni, cela veut dire que ce roi n'avait aucun moyen de sauver sa fille. Mais il se trompait, assura-t-il fortement.

Un sursaut parcourut Philippe qui s'exclama :

- Saint-Georges !

Cela apparut comme une réponse évidente à une question qui n'avait été qu'insinuée.

- Exactement Philippe, vous avez raison ! Le roi ne savait pas encore que Georges se trouvait dans sa cité. La fille était sur le point de se faire manger crue par le dragon, qui avait d'immenses dents pointues et affûtées comme des couteaux.

Philippe, dégoûté, fit un pas en arrière et oubliant la disposition du lieu où il se trouvait, dégringola de la marche. Il se redressa maladroitement sur ses deux pieds et se hâta de lever la tête en direction de son frère pour connaître le sort que le dragon réservait à la fille.

- À ce moment Georges, qui venait d'arriver, commença à combattre la bête, avec son immense épée ! Il avait un don pour la manier. Hop un coup à droite. Hop un coup à gauche, expliquait le garçon en accompagnant son propos de mimes en gesticulant avec le manche d'une épée invisible serrée dans son poing droit.

Cette épée, parce qu'elle n'existait que grâce aux seules imaginations des deux garçons, était grande, massive, faite d'une lame d'acier et d'un pommeau brillant pour le plus grand, et plus sobre et plus discrète aux yeux du second, d'un noir opaque qui ne tarderait pas selon lui à être entaché de rouge, du sang du dragon. Philippe observait bouche bée la scène avec une grande admiration. Il avait hâte de savoir se battre comme ce Saint-Georges, sa mère lui avait dit qu'à partir de ses sept ans il aurait le droit d'apprendre à manier l'épée, comme ce qu'avait déjà commencé à faire son grand frère. Pris dans son récit, le plus grand continua :

- Il se battit pendant cinq heures avec le dragon ! affirma-t-il, oubliant toute vraisemblance et se laissant aller à l'exagération. Puis, alors qu'il était presque au bout de ses forces, Georges jeta un regard vers le ciel et ainsi, avec ce nouvel élan, il parvint à transpercer le dragon avec sa lance. Et le monstre tomba à terre.

Un immense sourire se dessina sur le visage de Philippe qui avait été transporté par le récit de son frère. Il avait tout retenu. À ses yeux, Saint-Georges ferait pour lui un sacré modèle. S'il était parvenu à défaire un dragon, le moindre de ses soucis à lui n'aurait plus aucune importance. Désormais il serait fort comme Saint-Georges. Philippe prit alors un éteignoir à bougie qui avait été laissé sur l'une des chaises par quelque servent de messe négligeant. Il s'en fit une fameuse épée, semblable à celle qu'il avait imaginée pour le saint combattant. Philippe devenait alors lui-même chevalier. Il en prit un second qu'il confia à son frère.

Les deux garçons jouèrent à combattre, imitant Saint-Georges et terrassant d'invisibles mais d'effroyables ennemis. Les deux garçons s'épuisaient. S'agitant dans le vide, ils paraissaient possédés, tels de petits pantins, remuant en tous sens. Après plusieurs minutes, ils étaient en nage et des gouttes de sueur perlaient sur leurs visages écarlates. Leur mère ne serait pas ravie, ils n'étaient plus présentables, surtout le plus grand, à qui elle avait ordonné de l'être.

D'ailleurs, comme un seul homme, les deux garçons se retournèrent au bruit sourd d'une porte qu'on ouvrait. Un homme passa l'une des ouvertures des côtés de la nef, il paraissait agité, neveux, également en nage. Philippe sourit, se demandant si lui aussi avait dû se battre contre un dragon.

C'était un page d'une quinzaine d'années. Ignorant le plus petit des deux garçons, il s'adressa à l'aîné, qui tentait de camoufler dans son dos son épée - éteignoir à bougie, et lui dit ces mots :

- Hâtez-vous Messire, la foule attend avec ferveur d'acclamer le nouveau roi de France.